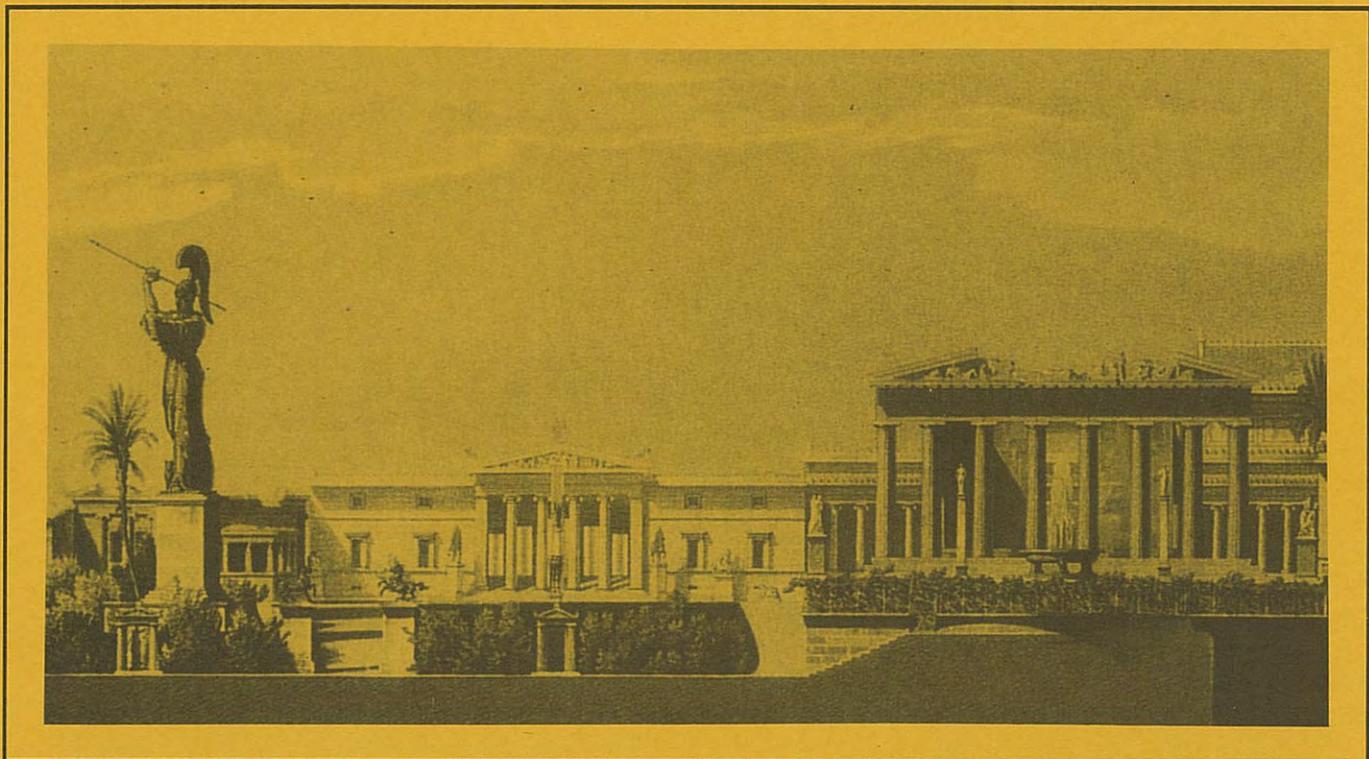


DES MOS



Amitiés gréco-suisse
Lausanne
Bulletin No 21 - Novembre 1993

ASSOCIATION DES AMITIÉS GRECO-SUISSES

Membres d'Honneur

M. François ROSTAN, président d'honneur
 S.E. Alexandre AFENDULIS
 M. Odysseas ELYTIS
 M.Louis MAURIS
 M.Alexandre SCHLAGETER

SOMMAIRE

Pages

3-6	C.BRON, E KASSAPOGLOU	Un palais sur l'Acropole
7-11	K. KAVVADIA	Quelques églises de l'Attique du sud-est racontent l'histoire
12-13	I. FARRON	Gobineau et la Grèce.
14-18	A. DELESSERT	Proclus et les mathématiques d'aujourd'hui (2 ^{me} partie).
19-21	D. SAVOY	<i>Le Tour du Monde</i> attribué à Hésiode
22-24	Z. LAMBAKIS	En Egypte avec Hérodote
25-28	La rédaction	Projet de restauration de l'église Sainte Kyriaki dans le village d'Apiranthos en l'île de Naxos: extraits des rapports d'experts.
29	J.-F. THELIN	Lire
30-31		Chronique de l'Association.

L'Association des "Amitiés gréco-suisse" a été fondée en 1919 sur l'initiative du baron Pierre de Coubertin, désireux d'associer les Grecs résidant à Lausanne au renouveau du mouvement olympique. Le premier président en fut le docteur Francis MESSERLI.

Son but est de créer et de maintenir des relations d'amitié entre la Grèce et le canton de Vaud dans divers domaines, notamment culturel. Elle organise des conférences et des rencontres; elle garde un contact régulier avec les professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université et les représentants officiels de la Grèce et de l'Eglise orthodoxe.

Elle s'abstient de toute prise de position politique, tout en affirmant sa fidélité aux principes de la démocratie appliqués en Europe occidentale.

Elle publie un bulletin "Desmos" en grec : Le Lien, dont le nom indique bien la raison d'être et les intentions.

On devient membre des **Amitiés gréco-suisse** en s'adressant au Comité, case postale 2105, 1002 Lausanne, compte de chèque postal : 10-4528-0

Cotisation annuelle :	membre individuel :	fr. 25.-
	étudiant :	fr. 15.-
	couple :	fr. 40.-
	membre à vie individuel (versement unique)	fr. 400.-
	membre à vie couple :	fr. 500.-

Illustration de la couverture:

Projet de palais sur l'Acropole d'Athènes par K.-F. Schinkel, photo tirée de "Werke der höheren Baukunst für die Ausführung", F. Riegel éd, Postdam 1840, pl. 1; on distingue de gauche à droite : derrière la statue reconstituée d'Athéna Promachos, l'Erechthéion puis les propylées du palais et le Parthénon..

UN PALAIS SUR L'ACROPOLE

Projet ou utopie de Schinkel à la demande du roi Frédéric-Guillaume IV de Prusse

Un superbe portfolio d'une dizaine de planches présente ce projet; il fait partie d'une collection "Werke der höheren Baukunst für die Ausführung" édité à Postdam par Ferdinand Riegel en 1840, qui complète la publication des oeuvres de Schinkel, considérée comme un manuel d'architecture. Un exemplaire de ce portfolio a été donné par M. Louis Mauris à la Bibliothèque Cantonale Universitaire de Lausanne; il nous a semblé intéressant de présenter rapidement l'architecte et son projet dans le contexte historique de la Grèce du 19e siècle où un prince allemand pouvait rêver de vivre sur l'Acropole d'Athènes.

Karl Friedrich Schinkel, (1781-1841), disciple de Friedrich Gilly, est un des chantres du néoclassicisme prussien du siècle dernier. Sa jeunesse a été marquée par les tendances esthétiques en vogue dans la France républicaine et impériale, il a recherché dans les modèles antiques une expression artistique correspondant aux idéaux politiques de l'époque. Pourtant Schinkel, bien que très attaché aux modèles antiques grecs et romains, a montré un très grand intérêt pour l'art médiéval. Ses voyages en Italie, en France et en Allemagne l'ont amené à admirer les réalisations artistiques romanes et gothiques qui dans le courant du 19e siècle vont retrouver un regain d'intérêt parmi les artistes. Le gothique devient après 1815 le symbole d'un patriotisme allemand, teinté de restauration d'une structure féodale. Ce courant n'est pas soutenu par le roi Frédéric-Guillaume III de Prusse, plus préoccupé d'assurer sa dynastie et sa prédominance sur une grande partie du territoire que d'encourager le retour à une structure médiévale.

Dès 1810 Schinkel devient dépendant de l'Etat, il est d'abord nommé "Assessor bei der Oberbaudeputation", puis "Oberbaurat" en 1815 et enfin "Oberbaudirektor" en 1830 prenant ainsi la tête de cet important département du gouvernement prussien. Il est plus directement rattaché à la section "esthétique" de cet office des bâtiments, ce qui l'amène à être responsable de l'aspect artistique de tous les bâtiments de l'Etat, de la conservation des monuments anciens et de tous les projets de construction commandés par le roi. Parmi les bâtiments publics, oeuvres de Schinkel, il faut citer la "Neue Wache" 1815 (bâtiment pour les gardes royaux), le "Schauspielhaus" 1818 (théâtre) et le "Altes Museum" 1823.

Ces trois grands bâtiments répondent aux canons de l'esthétique néo-classique, mais Schinkel, parallèlement, exécute des dessins et des plans pour des bâtiments néo-gothiques, entre autres le plan d'une cathédrale prussienne à Berlin (1815), symbole de la victoire sur Napoléon, le mausolée pour la reine Louise de Prusse (1810) ou encore la chapelle de la résidence du Prince (1835). Ces projets néo-gothiques n'ont jamais été réalisés, pour des raisons financières ou idéologiques, mais ils prouvent bien l'intérêt de Schinkel pour toutes les formes architecturales. Cet éclectisme, s'il n'est pas visible dans ses réalisations, est omniprésent dans ses dessins et ses peintures.

Le choix des décors, l'organisation des espaces intérieurs, ou encore certaines annexes des réalisations néo-classiques témoignent d'un goût de Schinkel pour une autre expression architecturale qu'il n'a probablement pas pu réaliser dans son service d'Etat. Les "bains romains" du palais de Charlottenhof en sont un exemple frappant : construits dans un style campagnard italien avec tourelles, pergola, fenêtres arrondies, ils complètent un grand bâtiment néo-classique avec portique dorique. Le projet de palais sur l'Acropole d'Athènes témoigne également de cette tendance. Bien que néo-classique dans ses grandes lignes, il comprend des éléments très divers dans son organisation intérieure, dans les décors projetés et dans le tracé des jardins.

Par son travail au service de l'Etat Schinkel est amené à visiter l'ensemble des bâtiments publics du royaume aussi bien gothiques que baroques; de plus, de ses nombreux voyages à travers l'Europe il ramène une foule de dessins et de croquis. Tous ses modèles serviront de base aux grands projets de palais qu'il va élaborer à la demande du prince héritier, le futur Frédéric-Guillaume IV, prince romantique dont les idées passéistes et utopiques s'accordent à celles de l'architecte. Pour le prince héritier une architecture noble devrait élaborer le modèle d'une résidence royale. Des quatre palais commandés par le prince (les "utopies" de Schinkel), Charlottenhof (1833), le palais sur l'Acropole d'Athènes (1834), la résidence du Prince (1835) et le palais d'Orianda en Crimée (1838), seul celui de Charlottenhof a été réalisé; c'est le plus petit et vraisemblablement le seul réalisable. Mais pourquoi un prince allemand s'arrogeait-il le pouvoir de proposer la construction d'un palais sur l'Acropole d'Athènes?

Cela est intimement lié à l'institution de la monarchie en Grèce, débuts de l'Etat grec contemporain. En effet, la révolution contre la domination ottomane commence en 1821 et aboutit le 6 juillet 1827 au traité de Londres où les trois puissances alliées, la Russie, la France et l'Angleterre, offrent leur médiation dans le conflit gréco-turc et se mettent d'accord pour reconnaître un régime d'autonomie à la Grèce qui reste sous la souveraineté du sultan. Mais celui-ci n'adhère pas à cette décision, ce qui amène les forces alliées à recourir aux armes et à détruire lors de la bataille navale de Navarin, le 20 octobre 1827, les forces égypto-turques stationnées au Péloponnèse. En mars 1829, les forces alliées concluent le Protocole de Londres selon lequel la Grèce est un Etat autonome, tributaire du sultan, gouverné par un prince choisi par les Alliés. Ce n'est qu'à la conclusion de la guerre russo-turque qui éclate dès avril 1828 et qui aboutit à une extension de la politique russe sur les Balkans que le sultan acceptera l'autonomie de la Grèce en signant le traité d'Andrinople (14 septembre 1829). Mais ce triomphe de la politique russe amène l'Angleterre à proposer un nouveau Protocole de Londres (3 février 1830) qui déclare l'indépendance de la Grèce. L'article 3 de cet accord stipule le type de gouvernement à instituer en Grèce:

Art.3 -- Le gouvernement de la Grèce sera monarchique et héréditaire, par ordre de primogéniture. Il sera confié à un prince qui ne pourra pas être choisi parmi ceux des familles régnantes dans les États signataires du traité du 6 juillet 1827 et portera le titre de prince souverain de la Grèce. Le choix de ce prince fera l'objet de communications et stipulations ultérieures.

C'est le début de l'Etat indépendant grec auquel on concède un très petit territoire qui comprend le Péloponnèse, la région entourant le golfe de Corinthe, l'Eubée et les Cyclades. Mais c'est également le début de l'interventionnisme européen en Grèce qui se matérialise en la personne du monarque étranger garantissant la monarchie absolue héréditaire ainsi que la soumission du pays à la politique des puissances alliées. Ce traité ne sera accepté par le sultan qu'en juillet 1832.

Le choix d'un roi pour la Grèce n'a pas été facile et cela a provoqué un grand nombre d'intrigues, d'enquêtes et de négociations entre les diplomates des trois pays alliés. La première candidature fut celle du prince Léopold de Saxe, candidat anglais accepté par les autres puissances. Elle échouera car ce prince n'est pas d'accord avec les frontières du nouvel Etat qu'il juge inadéquates. A la fin, deux candidatures restent en lice : celle du prince Frédéric des Pays-Bas et celle du jeune Othon von Wittelsbach de Bavière. C'est ce dernier qui sera choisi au début de l'année 1832, son choix étant accompagné en juillet 1832 par une extension de la frontière nord sur une ligne rejoignant les villes de Volo et d'Arta. Le roi Othon arrive à Nauplie, la capitale de l'époque, le 6 février 1833.

En 1834, le prince Frédéric-Guillaume de Prusse est associé à la famille d'Othon, roi des Grecs, par sa femme Elisabeth de Bavière. Cela renforce son idée de créer un palais sur l'Acropole d'Athènes, palais qu'il désire voir réalisé pour lui ou pour le roi des Grecs, cela n'est pas très clair. Il convainc Schinkel d'élaborer un projet. L'Acropole est pour le grand architecte "une point brillant dans l'histoire du monde" et il considère ce projet comme une façon de faire revivre le site dans l'histoire en créant la plus extraordinaire demeure de la terre.

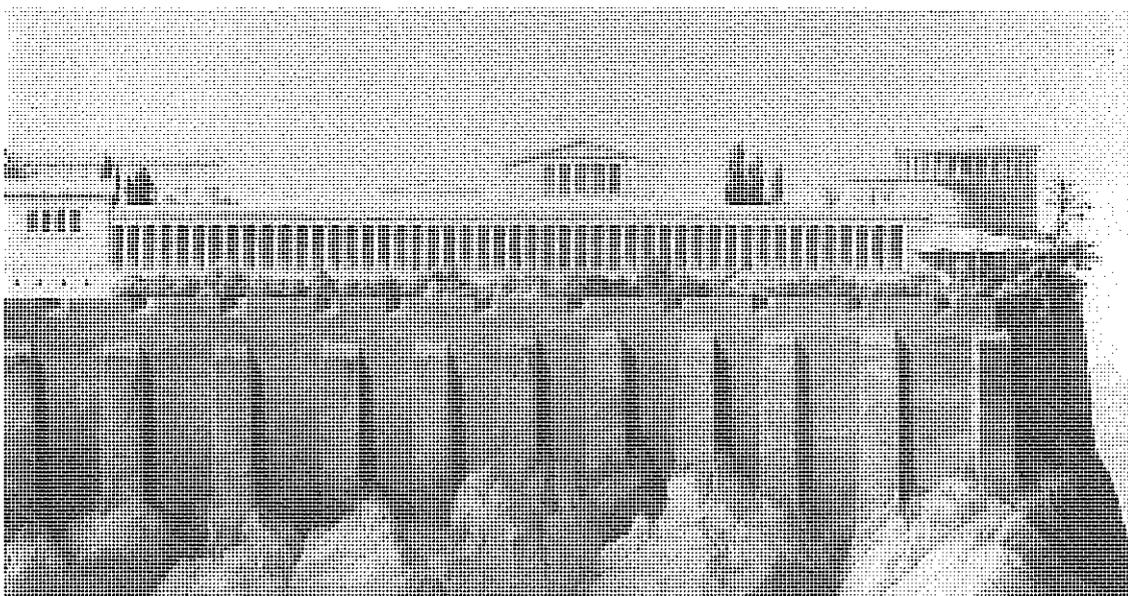


Fig. 1. Palais, côté sud-est.

6

Son projet respecte les ruines existant sur l'Acropole; le palais se situe à l'arrière du Parthénon, à l'est de la plate-forme rocheuse, et encadre au nord et au sud les temples grecs. La chapelle et les salles de réception sont placées sur le mur de soutènement sud, avec à l'extrémité sud-est une salle ronde qui épouse la forme du rocher. De nombreux jardins séparent les différents corps de logis et une sorte d'hippodrome est placé entre le Parthénon et l'Erechthéion pour donner accès des chevaux. Le palais n'est en aucun cas une forteresse, il est largement ouvert sur le paysage. Il semble avoir été conçu comme une gigantesque résidence d'été et non pas comme la demeure du roi du pays. Pourtant les salles d'apparat, de réception et même une salle du trône sont prévues dans le plan. De nouveaux propylées de style ionique se trouvent entre le Parthénon et l'Erechthéion et les toits des bâtiments sud dépassent légèrement le sommet du Parthénon. Aucun projet de restauration des monuments antiques n'est mentionné, et sur le dessin, les ruines sont reproduites telles qu'elles apparaissaient à l'époque.

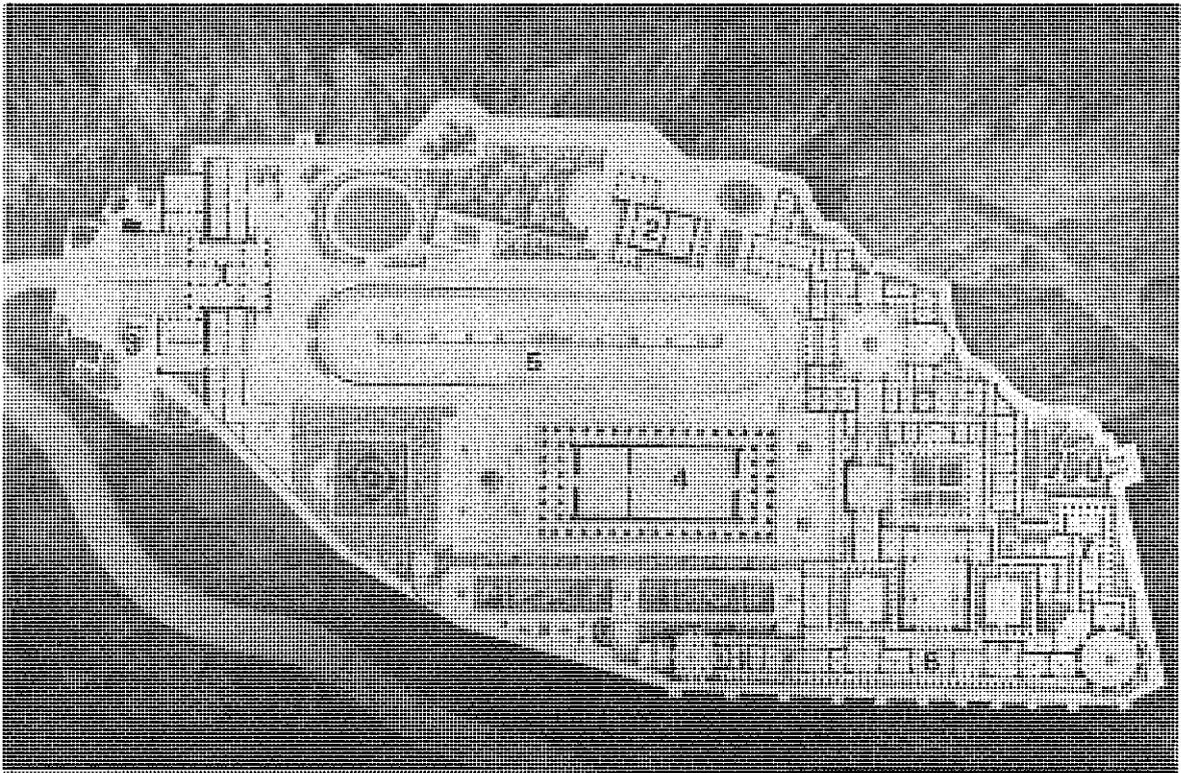


Fig. 2. Plan du palais.

Légendes du plan

Le plateau de l'Acropole mesure environ 330x150 mètres.

1. Propylées antiques, 2. Erechthéion 3. Temple d'Athéna Nike, 4. Parthénon, 5 Hippodrome d'accès pour les chevaux, 6. Appartements de la reine, 7. Appartements du roi.

Le règne d'Othon durera une trentaine d'années, années agitées pour la Grèce. La construction de ce palais sur l'Acropole, si le projet avait été exécuté, aurait probablement provoqué une réaction violente. Les coûts de la construction, exigés d'un peuple en pleine crise économique, ainsi que l'implantation d'un palais royal pour un roi étranger et tyrannique, sur le site antique, symbole d'un passé grandiose, ne pouvaient être envisagés. Bien qu'elles ne nous soient pas connues, les raisons qui ont amené les rois Frédéric-Guillaume IV de Prusse et Othon Ier de Grèce à renoncer à ce projet sont probablement aussi bien économiques que politiques.

Christiane Bron et Effy Kassapoglou



Fig. 3. Palais, côté sud-ouest.

QUELQUES EGLISES DE L'ATTIQUE DU SUD-EST RACONTENT L'HISTOIRE

L'Attique, grâce à l'incessante présence humaine sur son territoire, mais aussi grâce à son emplacement géophysique et géographique, a joué un rôle déterminant aussi bien dans le développement d'Athènes en cité-Etat que dans le cheminement de son destin dans les siècles suivants.

Selon les Actes des apôtres, saint Paul introduit le christianisme à Athènes. Mais parallèlement, les écoles philosophiques continuent d'exister jusqu'en 529, date à laquelle elles sont abolies par Justinien. C'est sur le territoire de l'Attique que semblent se développer les premières communautés chrétiennes, loin des dangers du centre urbain. L'Attique possède sa propre organisation chrétienne distincte de celle d'Athènes, puisqu'en 347, au concile de Sardique (Sofia), l'Attique est représentée par son propre évêque, l'évêque Tryphon de Marathon.

Du point de vue historique, cette séparation entre Athènes et l'Attique est compréhensible car le déclin économique et démographique de la ville a entraîné le déclin de toute la région environnante. Peu à peu les demeures anciens riches durant l'Antiquité se détachent de la ville et s'organisent en de petites communautés agricoles autosuffisantes (autarciques) ayant leur propre évêque. C'est dans ces demeures antiques que seront érigées aux Ve et VIe s. les basiliques paléochrétiennes. Dans l'Attique du sud-est, six d'entre elles ont été étudiées en détail¹; mais d'autres sont restées inconnues : soit que sur leurs ruines de nouvelles églises aient été construites, soit que leurs matériaux aient été réutilisés pour des constructions ultérieures.

Les églises de la région témoignent que, durant les temps obscurs du VIIe au IXe siècle, la vie continue. Les habitants, malgré les razzias, les occupations, les tueries, la famine, les tremblements de terre et l'esclavage se sont accrochés à la terre aride de l'Attique et, surtout, à ses églises, qu'ils reconstruisent avec une insistance désespérée. La présence de leur église constituait un recours visuel et un espoir, preuve de leur attachement au pays.

Les XIe et XIIe siècles sont des siècles extrêmement difficiles pour l'Attique, province éloignée et de peu d'importance. La mauvaise administration de dignitaires incompetents et usurpateurs conduit les gens au désespoir. L'homme d'état et chroniqueur byzantin Michel Psellos au XIe s. et Michel Choniates au XIIe témoignent de la précarité de la survie en Attique. Michel Psellos tente d'alléger les lourds impôts que devaient payer les Athéniens. Malgré les conditions économiques défavorables, certaines églises sont décorées de fresques d'une certaine qualité, qui datent probablement de la fin du XIIe s.

¹ Voir D. Pallas, L'Attique du sud-est paléochrétienne, en grec.

Parmi le petit nombre de représentations qui nous sont parvenues, il faut relever la décoration de la coupole de St-Nicolas Chalidous à Péanie, une représentation similaire mais très endommagée à St-Triada à Péanie, les fresques dans l'église des Sts-Théodores à Péta et l'important décor mural de Ste-Kyriaki à Kératéa, où l'on a découvert une inscription indiquant la date 1197/8, ainsi que la signature du peintre¹. Ces peintures de grande qualité indiquent par leur style et le choix des sujets l'appartenance de l'Attique du sud-est au courant artistique de l'époque des Comnènes, expression artistique commune à tout le territoire byzantin.

L'irresponsabilité des dignitaires et l'état endémique de misère économique dépeints par Michel Choniates au XIIe siècle s'atténuent durant le XIIIe siècle lors de l'occupation de l'Attique par les Francs. La famille de la Roche fonde le duché d'Athènes et gouverne durant tout le XIIIe s. Les de la Roche, parmi les plus civilisés de tous les occupants francs, organisent le duché selon le système féodal et, afin d'augmenter leurs revenus, se soucient du développement agricole. Les conditions de vie s'améliorent et, bien que les habitants deviennent des serfs et sont donc privés des hautes fonctions ecclésiastiques (les hiérarques orthodoxes sont remplacés par des latins), ils construisent de nombreuses églises. Ces constructions de mauvaise qualité sont exécutées avec des matériaux médiocres et leurs fondateurs ne sont plus des riches familles ou des membres aisés du clergé, comme auparavant, mais de petites communautés agricoles auxquelles appartiennent ces églises.

Le décor mural de ces humbles églises présente un grand intérêt, car il est l'oeuvre de peintres laïcs qui conservent les modèles et le style de la période comnénienne précédente (rendu linéaire des plis, intérêt pour les vêtements et les bijoux de luxe, symétrie de la composition), mais qui, adoptant certains éléments de l'art franc, créent un style populaire très prononcé. Ce style, très riche, utilise également les nouvelles tendances de la peinture du XIIIe siècle, ce qui prouve une certaine permanence de contacts artistiques. De telles compositions murales peuvent être vues, entre autres, à St-Pierre Kouvaras, à la Panagia de Merenda ou encore à St-Georges Kalivion.

A St-Pierre Kouvaras², l'expression artistique va vers une simplification évidente des moyens techniques : contours prononcés, rendu des figures et des traits par une exagération de lignes, yeux en amande et sourcils arqués. Parallèlement, certaines représentations, comme celle des Apôtres de la Seconde Parousie ou de Saint-Mama, montrent l'influence des nouveaux courants artistiques (rendu monumental des corps, expression calme et sérieuse des visages). Ces caractéristiques stylistiques apparaissent déjà à la fin du XIIe s., mais leur expression la plus accomplie se trouve dans des monuments comme l'église de l'Acheiropoietos à Thessalonique, St-Georges à Oropos ou Mileseva en Serbie. Un monument témoigne plus particulièrement de l'histoire de l'Attique, c'est l'église de St-Georges à Kalydia-Kouvaras³. Le décor peint sur ses murs est influencé par les diverses époques qui ont façonné ce territoire. L'abside et certaines parties des murs transversaux remontent à l'époque paléochrétienne alors que le corps principal du bâtiment date de l'an 1000 environ. Enfin, durant l'occupation turque, le bâtiment est allongé et le narthex ajouté. Le grand intérêt de l'église St-Georges

¹ H. Gini-Tsofopoulou, "Νεότερα από την συντήρηση του Βυζαντινού Μνημείου στα Μεσόγεια".

² N. Koumbaraki-Panselinou, St.-Pierre de Kalydia-Kouvaras et la chapelle de la Vierge de Merenda.

³ D. Mouriki, Unusual Representation of the Last Jugement at 13th c. Fresco of St George near Kouvaras in Attica, ouvrage qui publie les reproductions photographiques reprises ici.

réside dans son décor peint. Décor est un terme impropre puisque les images des églises byzantines ont un caractère idéologique et religieux mais pas réellement un but décoratif.

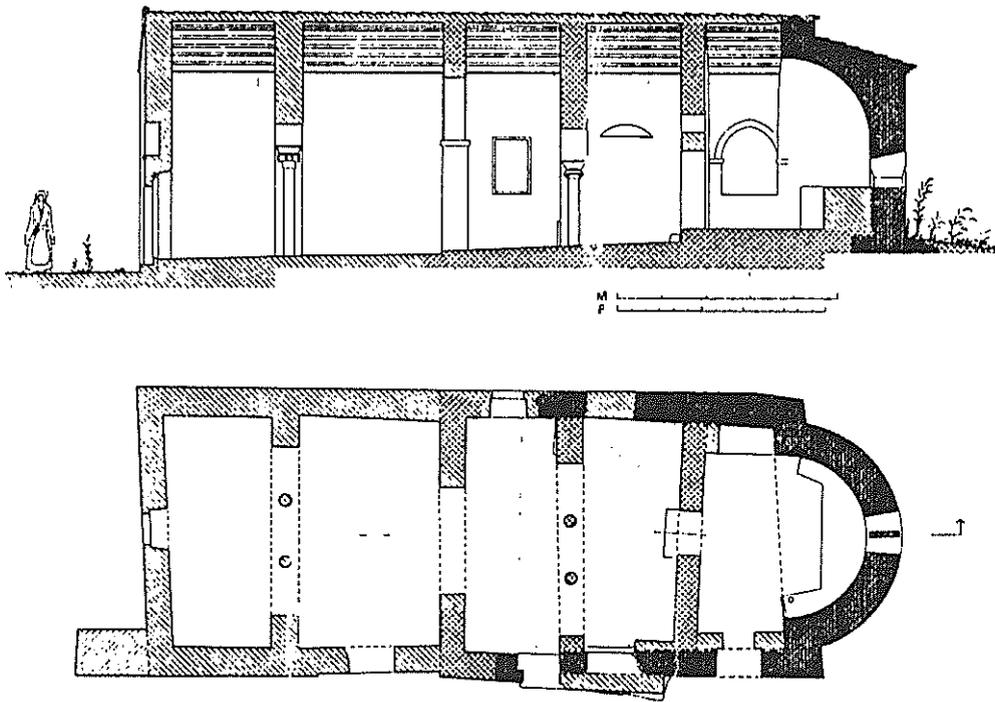


Fig. 1. Coupe et plan de l'église St-Georges à Kouvaras

Une Seconde Parousie, datée du XIII^e siècle, représentation unique quant à son emplacement dans l'édifice et quant à l'originalité de son iconographie, occupe toute la largeur de la partie supérieure de l'iconostase. Le sens eschatologique de la Seconde Parousie, associé au fait que de St-Georges de Kalydia Kouvaras dépend un cimetière, confère un caractère funéraire à cette église et explique peut-être l'emplacement du décor dont nous ne connaissons aucun parallèle dans des monuments byzantins.

La palette chromatique est très grande; le bleu, le jaune, le mauve et surtout le rouge jouent un rôle prépondérant. L'intérêt pour le rendu précis des décors des vêtements, richement brodés de pierres précieuses (les anges et le Pantocrator), les plis des vêtements presque exclusivement rendus par des à-plats et des tracés linéaires ainsi que le luxe du trône du Christ sont caractéristiques de l'art des XI^e et XII^e siècles; mais ces éléments stylistiques perdurent au XIII^e siècle dans les monuments de province où la force des nouveaux courants artistiques ne se fait pas encore sentir. Le (ou les) peintre(s) de St-Georges semblent cependant être au courant des innovations artistiques, ainsi l'apôtre à la droite de saint Paul est peint en perspective alors qu'il se tourne de côté et que les plis de ses vêtements, bien que très raides, accentuent l'anatomie de son corps.

Sur la partie inférieure de la représentation, les têtes des damnés émergent du fleuve de feu qui les a engloutis. Le peintre utilise avec aisance la ligne et rend bien l'expression intense du regard des damnés. Mais cette tension se trouve diminuée par les pupilles rondes de leurs yeux (rolling eyes), élément occidental qui pénètre dans l'art byzantin avec l'arrivée des Francs. Les neuf damnés portent suspendus autour du cou les objets qui trahissent leurs fautes. La nature de ces péchés témoigne du milieu agraire et de ses problèmes : le non-respect des limites des terrains (paraulakistès) ou la coupe

illégal de bois, péchés qui sont directement liés à la vie quotidienne et qui, dans la conscience populaire, sont perçus en tant que péchés mortels. D'autres symboles de péchés condamnent l'injustice sociale provoquée soit par des ecclésiastiques cupides (personnages avec une bourse autour du cou), soit par des faussaires et des usurpateurs du pouvoir (dignitaires avec une écritoire), soit par des chefs exerçant avec dureté le pouvoir suprême (roi Hérode et Hérodiade dont les noms sont inscrits). Ces deux premiers symboles sont uniques dans le répertoire byzantin et sont directement liés à l'histoire du pays.



Fig 2. Fresque de l'église St-Georges de Kouvaras : Hérodiade, un ecclésiastique et un dignitaire.



Fig. 3. Fresque de l'église St-Georges de Kouvaras : Hérode et Hérodiade.

Les éléments occidentaux du décor sont également intéressants : les clés de saint Pierre, par exemple, constituent une tradition paléochrétienne abandonnée peu à peu, mais qui est réintroduite par les Francs. A droite du Christ, à la place de l'apôtre Pierre (généralement toujours à cet endroit), se trouve l'apôtre Paul. Le peintre accentue ainsi la priorité que donnent les Grecs à l'apôtre Paul, face à l'apôtre des Occidentaux, qui est Pierre. Dans cette humble communauté rurale, un élément décoratif comme celui-là permet à la population d'affirmer son identité malgré l'occupation continue de son territoire par des étrangers.

Depuis 1456, au départ des Francs, l'Attique est occupée par les Turcs. Les habitants entièrement dépendant de leur médiocre économie agricole survivent difficilement. Durant les 400 ans d'occupation turque, ils se réfugieront maintes fois dans les églises anciennes, ainsi que dans les nouvelles chapelles qu'ils ont construites. Elles sont modestes, pour ne pas provoquer l'occupant, sombres avec de petites fenêtres et même parfois, pour plus de sécurité, sans ouverture; les portes sont d'habitude plus basses que la taille humaine symbolisant ainsi l'humilité de leur fondateurs.

La peinture de ces chapelles témoigne aussi de l'histoire des gens qui les ont édifiées ainsi que des difficiles conditions de l'époque. Après la prise de la Grèce par les Turcs, elle se caractérise par un attachement total aux modèles byzantins élaborés durant les siècles précédents. Le fidèle soumis trouve son identité à travers le dogme dans une tentative de survie existentielle instinctive et il se défend en employant les types familiers de l'art ecclésiastique byzantin. Lorsqu'il adopte des éléments occidentaux, il les intègre en leur donnant un caractère byzantin.

La visite de ces chapelles avec leurs fresques postbyzantines est aujourd'hui révélatrice pour nous. Le peintre, qu'il soit laïc et illettré ou clerc et éduqué, reprendra les modèles selon sa propre sensibilité et l'univers dans lequel il évolue. Ainsi, Georges Marc, qui travaille à Athènes et en Attique au XVIII^e siècle, peint une autre Seconde Parousie dans le narthex de St-Georges Kalydia, alors que celle du XIII^e siècle est peinte sur la paroi de l'iconostase, avec toute la puissance artistique mais aussi avec tout l'académisme froid d'un peintre érudit. D'autres peintres plus populaires, certains plus adroitement que d'autres, exprimeront à travers des figures très typées les préoccupations et la sensibilité de leurs contemporains. La visite de ces humbles églises révèle l'histoire d'une région dont les habitants ont partagé la splendeur mais aussi tous les malheurs.

Keti Kavvadia

Café d'Aristote

Les meilleures saveurs grecques dans votre assiette!

4, passage St-François/angle 37, rue de Carouge - 1205 Genève

Tél. 022/320.79.40

GOBINEAU ET LA GRECE

De Joseph Arthur de Gobineau (1816-1882), la postérité a surtout retenu qu'il fut l'auteur d'un "Essai sur l'inégalité des races humaines" auquel, aujourd'hui encore, on reproche un contenu précurseur des théories nazies. Sans vouloir alimenter une polémique – requérant, de ses hypothétiques participants, de sérieuses connaissances en histoire des doctrines politiques –, rappelons toutefois que Nietzsche, à une époque pas si éloignée de la nôtre, pâtit des mêmes reproches. Mais, plutôt que le théoricien, c'est le Gobineau oublié – ou presque – qui nous intéresse ici; c'est-à-dire un des grands nouvellistes de la littérature française, l'auteur d'une oeuvre romantique laquelle, à défaut de celle du grand nombre, reçut, du vivant de l'auteur, l'admiration de Mérimée – autre maître du genre –, Barbey d'Aurevilly, Tocqueville. Plus près de nous, Blaise Cendrars, Roger Nimier ont écrit à plusieurs reprises tout le bien qu'ils pensaient de l'auteur des "Pléiades"; Nicolas Bouvier, récemment, a consacré une préface aux "Nouvelles asiatiques", situant Gobineau dans la "taverne des conteurs orientaux", aux côtés d'Albert Cohen, Marguerite Yourcenar, le Nerval du "Voyage d'Orient", auteurs que caractérisent le goût de la surenchère, le plaisir d'enfiler les adjectifs comme perles en collier.

Une double relation unit Gobineau à la Grèce : sur le plan de sa carrière, – après des débuts modestes comme employé à la "Compagnie française d'éclairage par le gaz", il entrera dans la diplomatie pour ne plus la quitter –, Gobineau est nommé en 1864 ministre de France à Athènes. Pendant quatre années – qu'il dira plus tard avoir été les plus belles de sa vie – il va jouer un rôle d'arbitre dans les questions politiques qui agitent le pays (revendications des nationalistes qui veulent rattacher Constantinople et la Macédoine à la Grèce, difficultés financières du royaume engendrant l'insatisfaction populaire, insurrection crétoise), trouvant aussi le temps de découvrir Corfou, les Cyclades, de se consacrer au dessin et à la sculpture. Mais surtout, c'est durant cette période qu'il commence à travailler aux "Souvenirs de voyage", découvrant sa manière propre de nouvelliste à travers l'écriture de ce pur joyau qu'est le "Mouchoir rouge".

Gobineau s'était déjà essayé au genre : "Scaramouche", un essai de jeunesse encore incertain, "Mademoiselle Irnois", d'inspiration balzacienne, furent écrits avant les "Souvenirs de voyage". Mais, avec ceux-ci, Gobineau élargit les limites que la convention, jusque-là, assignait à la nouvelle. Non plus le simple récit d'un évènement exceptionnel – genre où Mérimée excelle – elle tente – en s'aidant de l'observation des "petits faits vrais" chers à Stendhal que Gobineau admirait fort – de restituer l'essence même des lieux où se déroule une histoire souvent banale (d'où la décision prise par l'auteur de sous-titrer le recueil "Céphalonie, Naxie et Terre-neuve"). De Céphalonie – île qui, d'un autoritaire protectorat vénitien, avait passé en 1797 en mains françaises, puis fut russe, de nouveau française, anglaise après le congrès de Vienne, avant d'être cédée à la Grèce en 1863 – il nous est dépeint, au début du "Mouchoir rouge", certains détails d'architecture

qui rendent mieux compte des secousses historiques subies par l'île que ne le ferait aucun commentaire. Ces demeures aux fenêtres cintrées, entourées d'arcades, "où le style de Palladio a été reproduit de cinquième ou sixième main par un élève architecte quelque peu maladroit" composent un paysage qui n'est pas tout à fait Venise, pas tout à fait non plus la Grèce continentale. Plus que celui de l'historien, il fallait le talent du conteur pour décrire cet extraordinaire embrouillamini de langues, de cultures propre à susciter des situations cocasses, comme l'épisode de la cérémonie d'enterrement du comte Lanza, personnage principal de l'histoire: après l'office proprement dit, célébré par un métropolitain en grand costume, on a droit à un discours, prononcé en anglais par le commissaire britannique de l'île, que suivront les commentaires laudatifs – en grec moderne – d'un président de comité philhellénique, puis les condoléances du maire italien dans sa langue maternelle; pour finir par le grec ancien du directeur de collège, auquel personne ne comprendra rien.

Pour mieux nous mener des dehors superficiels de l'apparence à la vérité profonde des lieux, des êtres et des situations, Gobineau peut dévider un fil conducteur symbolique : ainsi, dans le "Mouchoir rouge", des mentions constantes à la couleur du même nom donnent à cette histoire de règlements de comptes et de vengeance inassouvie son éclairage singulier. De même, par la description d'une adolescente de l'endroit, objet d'un amour malheureux, c'est "la" jeune fille grecque qu'il veut nous dépeindre, tentant, par la superposition de caractéristiques morales, physiques, vestimentaires, d'établir un archétype. C'est un poète – au sens où la poésie consiste en un déchiffrement de l'énigme du monde – qu'il faut voir en ce témoin amusé et perspicace d'une Grèce dont il releva les spécificités sans jamais céder au goût du pittoresque ou encore de la lamentation nostalgique devant les ruines de l'Antiquité, comme le firent quelques-uns de ses prédécesseurs.

Et peut-être la lecture de ces nouvelles, dans l'actuelle conjoncture européenne – tout aussi chaotique et confuse que ne l'était celle des îles ioniennes au XIXe siècle – peut-elle aussi, "par la bande", nous aider à comprendre nos propres singularités. Gobineau, déjà admiré pour ses qualités d'écrivain, deviendrait alors une présence nécessaire.

Ivan FARRON

Romios Voyages

Les meilleures adresses pour vos vacances en Grèce!

1205 Genève - 37, rue de Carouge 17, rue de la Gare - 1260 Nyon
Tél. 022/329.33.90 Tél. 022/361.88.22

PROCLUS ET LES MATHÉMATIQUES D'AUJOURD'HUI¹

La révolution gödélienne

Mais en 1930-1931, c'est le coup de tonnerre. Kurt Gödel publie coup sur coup deux théorèmes, le premier dit "de complétude", le deuxième "d'incomplétude". La signification profonde de ces deux théorèmes n'est pas évidente. Ils ont d'ailleurs passé presque inaperçus aux yeux de la plupart des mathématiciens durant des décennies. Et ils ont été interprétés d'une manière fantaisiste par beaucoup de philosophes et d'essayistes jusqu'à nos jours. Essayons de présenter, en termes simples, des traductions ou mieux des conséquences directes de ces deux théorèmes.

Prenons d'abord le théorème d'incomplétude. C'est un théorème d'arithmétique. Il affirme que si l'arithmétique ordinaire est non contradictoire, il s'y trouve des énoncés valides indémonstrables par des calculs arithmétiques. L'un de ces énoncés exprime justement la non-contradiction de l'arithmétique. Il en résulte que l'arithmétique est une théorie qui ne peut pas se construire elle-même. Cela semble un truisme. Mais ce fait ruine entièrement le programme de Hilbert. Si on préfère, les mathématiques ne peuvent décidément pas se réduire à une "physique de l'objet quelconque". On peut encore déduire du théorème d'incomplétude ce qu'on appelle l'"impossibilité de formaliser la vérité mathématique". Autrement dit, il n'existe aucune procédure mathématique exprimable en termes finis capable de déterminer tout ce qui est vrai en mathématiques et, *a fortiori*, d'en donner la démonstration.

Le théorème de complétude de Gödel est apparemment plus banal. Il concerne la logique des mathématiciens. Il affirme qu'au sein d'une théorie, elle est assez efficace pour prouver tout énoncé vérifié dans chacun des modèles de la théorie. Mais il a des conséquences plus dramatiques. Il implique, par exemple, qu'il existe plusieurs systèmes de nombres naturels substantiellement différents, mais satisfaisant exactement les mêmes propriétés arithmétiques. Autrement dit, l'arithmétique admet des modèles essentiellement différents, bien qu'indiscernables lorsqu'ils sont pris isolément. Une propriété analogue est vraie pour les nombres réels, pour les ensembles, pour le plan euclidien, etc. Ainsi par exemple, les mathématiciens représentent les nombres réels par les points d'un axe, d'une droite. C'est pourquoi ils donnent le nom de "droite réelle" à l'ensemble des nombres réels. En vertu de ce qui vient d'être dit, il existe une infinité de modèles essentiellement distincts de la droite réelle. De leur côté les physiciens représentent le temps par un point variable sur un modèle de la droite réelle des mathématiciens. Mais lequel? Si l'un des modèles mathématiques de la droite réelle a le privilège de convenir à la description du temps physique, personne ne pourra jamais l'identifier. Quant aux autres modèles, ils ne sauraient être tirés du monde de la physique. On assiste ainsi à un retournement fondamental: les êtres mathématiques fondamentaux - la droite réelle, le plan euclidien, les nombres naturels - ne dérivent certainement pas du monde physique.

¹ Ce texte est la seconde partie de la conférence présentée par M. A. Delessert aux AGS en février 1992. La première partie de cette conférence a été publiée dans notre numéro 20, en décembre 1992.

Oppositions et analogies

Ce que nous venons de dire de Proclus et des mathématiques d'aujourd'hui est extrêmement sommaire. Mais on éprouve peut-être déjà deux impressions contradictoires. On ressent immédiatement l'opposition entre le monde mental proclusien et celui du mathématicien actuel. En même temps, on devine d'étranges analogies entre les assertions de l'un et de l'autre. Entrons dans quelques détails.

En ce qui concerne les divergences, il est clair que le mathématicien d'aujourd'hui n'attribue pas aux êtres mathématiques les mêmes significations symboliques que Proclus. Pour celui-ci, la droite est un symbole de l'âme et le cercle celui de l'intelligence. L'âme, sauf si elle est divine, oscille entre l'intelligence et la non-intelligence. Elle est donc imparfaite comme la droite l'est vis-à-vis du cercle. Autre différence: pour Proclus, les principes (de l'arithmétique ou de la géométrie) sont nécessairement supérieurs en intelligibilité à leurs conséquences. En particulier, ils sont simples et évidents. Cela le conduit, par exemple, à considérer le cinquième "axiome" d'Euclide, celui des parallèles, comme un théorème, parce qu'il est plus compliqué à énoncer que les autres principes. Or, depuis plus d'un siècle et demi, on sait prouver qu'il est bien un axiome. Les propositions mathématiques, selon Proclus toujours, sont dans un rapport de causalité. Et la cause contient l'effet. Elle est suffisante pour l'effet mais elle ne lui est pas nécessaire. En mathématiques d'aujourd'hui, on peut donner d'une même théorie une foule de jeux d'axiomes équivalents. Rien ne permet d'affirmer que tel axiome est plus principal ou plus évident que tel autre. D'ailleurs l'implication logique "si A, alors B" n'a pas du tout le sens de "A contient B" ou de "A est la cause de B". L'assertion: "Si 2 est impair, tout triangle est inscriptible dans un cercle" est valide; mais elle ne veut pas dire: le fait que 2 soit impair contient l'existence du cercle circonscrit à un triangle.

Il découle encore des conceptions de Proclus qu'on ne comprend qu'en construisant¹. Aujourd'hui les mathématiques ne sont plus constructivistes. Le mathématicien est tenu d'admettre l'existence d'êtres mathématiques dérivés dont on peut prouver que la construction effective est impossible. D'une manière générale, Proclus reste très éloigné des conceptions actuelles en mathématiques lorsqu'il procède par allégories ou par affirmations dogmatiques. En revanche, lorsqu'il serre la rigueur philosophique au plus près, on peut relever de remarquables convergences avec ce que pourrait dire un philosophe des mathématiques actuelles. En voici quelques-unes.

Chez Proclus, nous l'avons vu, les êtres mathématiques sont "immobiles", hors du temps. Depuis Gödel, les êtres mathématiques sont redevenus "éternels". Le temps du physicien n'est pas le prototype de la droite réelle du mathématicien. Lorsque la physique emprunte une notion aux mathématiques, elle ne le fait qu'à l'échelon d'une manifestation assez éloignée de l'idée dont elle procède. Les modèles mathématiques que les sciences de la nature s'approprient sont aussi distants des êtres mathématiques qu'un trait de crayon peut l'être de la droite idéale. La règle et le compas étaient chez Proclus des instruments purement intellectuels. Tel est à nouveau leur statut aujourd'hui.

¹ BRETON Stanislas: *Philosophie et mathématique chez Proclus*. Beauchêne, Paris, 1969, p. 66.

Proclus ne peut que constater le fossé qui sépare le limité de l'illimité, le fini de l'infini. Les mathématiques d'après Gödel ont donné de cette rupture une expression plus dramatique encore. Mais, si irréductible que soit cette séparation, Proclus ne peut pas la regarder comme absolue. Pour la transcender, il énonce une sorte de "principe de totalité": toute multiplicité, toute spécificité impliquent l'existence d'une totalité au sein de laquelle elles se révèlent respectivement comme multiple ou spécifique. L'intelligence ne peut penser l'identité et l'altérité que par rapport à une instance supérieure qui leur donne un sens. Chez Proclus, ce principe s'inscrit naturellement dans la hiérarchie pyramidale des êtres. Il garde un caractère assez formel, assez spéculatif. Proclus se garde bien d'appliquer le principe de totalité aux nombres naturels, par exemple. Or c'est exactement ce qu'ont osé faire les mathématiciens depuis Cantor et la théorie des ensembles. Les théorèmes de Gödel ont montré, entre autres choses, la cohérence de cette attitude. Tout semble s'être passé comme si les mathématiques post-gödeliennes réalisaient enfin un programme que Proclus avait clairement conçu sans pouvoir en imaginer l'accomplissement.

L'opposition du fini et de l'infini se traduit encore chez Proclus par la préséance de l'arithmétique sur la géométrie. La série des êtres, pour lui, est finie tandis que leurs manifestations inférieures sont infinies. L'arithmétique ou théorie des nombres naturels - qui dénombrent le fini - est donc plus près de l'échelon des idées que ne l'est la géométrie. Celle-ci traite des points et des droites du plan, qui sont des manifestations innombrables des idées de point ou de droite. De plus elle doit traiter de la contiguïté et de la continuité, dont l'arithmétique n'a que faire. Donc, suivant Proclus, la géométrie est plus engagée dans la matière. Elle est plus proche du sensible. Les mathématiques d'aujourd'hui ne considèrent pas de hiérarchie entre la géométrie et l'arithmétique. Mais ils savent que la géométrie euclidienne, qui est une forme particulière de la théorie des nombres réels, est séparée de l'arithmétique par des frontières existentielles irréductibles¹. Là encore, les mathématiques actuelles semblent justifier *a posteriori* la position proclusienne. Mais ce qui est plus intéressant encore, c'est la peine que se donne Proclus pour démontrer que néanmoins la géométrie n'est pas conditionnée par le sensible. "Où se trouvent dans le sensible - demande-t-il - *l'indivisé, l'inétendu, ce qui n'a pas de profondeur* ?² Les mathématiciens actuels reprennent exactement cet argument à propos de l'infini actuel. La nature, les travaux des hommes - disent-ils - ne produisent que des collections finies, énumérables. Les ensembles infinis des mathématiques ont en tout des caractères opposés à ceux des collections finies. Il est exclu que l'infini mathématique soit obtenu par abstraction ou par condensation à partir d'expériences concrètes qui en contrediraient systématiquement les propriétés.

Les réflexions de Proclus sur les mathématiques s'inscrivent dans une vaste construction philosophique. Ce n'est généralement pas le cas pour les mathématiciens modernes qui éprouvent une certaine réticence à l'endroit des spéculations qu'ils estiment vagues et excessivement générales. Mais l'emploi qu'ils acceptent de faire de l'infini actuel les contraint malgré eux à prendre position sur le plan philosophique. Cela nous conduit à relever une nouvelle analogie frappante. Pour Proclus, les principes fondamentaux - identité, procession, retour à l'unité - sont des "impératifs de fondation"³, ou

¹ Cette séparation est marquée, entre autres exemples, par la possibilité de choisir librement entre l'hypothèse dite du continu et les diverses hypothèses qui la nient.

² Cf. HARTMANN N., in BRETON S. *op. cit.* p.200. Il s'agit d'une citation de Proclus.

³ *Ibidem*, p. 207.

plus précisément d'une fondation-production. La locution familière *ce qui est à poser* désigne ce qu'il faut appeler pour que la pensée en devienne possible. C'est une annonce, une anticipation préalable à la saisie¹. En mathématiques, un phénomène semblable est nécessaire. Depuis la publication des théorèmes de Gödel, on sait que le nombre naturel n'est ni une notion simple, évidente par elle-même, ni un objet réductible à des notions simples. Pour le faire surgir, il faut une sorte d'acte de foi, que j'ai proposé naguère d'appeler "acte de fondation"². Il en faut un autre pour évoquer le nombre réel, et d'autres encore par la suite.

Conclusion

On pourrait allonger la liste des correspondances entre les thèses de Proclus et les faits qui ont bouleversé les fondements des mathématiques au cours des soixante dernières années. Il faudrait pour cela entrer plus profondément dans les textes de Proclus et dans les travaux des spécialistes des fondements mathématiques. Nous devons évidemment y renoncer ici. Les phénomènes que nous avons pu présenter sont importants. On ne peut pas se contenter d'y voir des rapprochements artificiels ou fortuits, de même qu'il serait faux d'interpréter l'évolution récente des mathématiques comme un simple retour à la pensée proclusienne. Entre Proclus et nous, le paysage mathématique s'est transformé radicalement. Proclus n'aurait jamais pu imaginer ni exprimer les faits mathématiques qui ont marqué la révolution gödelienne. En revanche les analogies que nous avons essayé de souligner attirent l'attention sur un trait essentiel des mathématiques d'aujourd'hui. Le fait, par exemple, qu'il existe une infinité de modèles des nombres naturels et qu'aucun d'eux ne puisse être expressément identifié oblige le mathématicien à prendre conscience que l'objet de son étude n'est pas l'un de ces modèles, ni même leur collection complète. Sa réflexion vise essentiellement l'idée même de nombre naturel. Les mathématiques fournissent, de gré ou de force, des modèles aux autres sciences. Mais en ce qui les concerne, elles vivent au contact direct des êtres mathématiques. Elles appréhendent leur réalité sans intermédiaire. C'est exactement la situation de Proclus. Il ne prétend pas déchiffrer une carte du monde ou lire le Grand Livre de la nature. Pour lui, l'univers existe et il est intelligible. C'est à lui que s'attache sa pensée. Cette circonstance explique pourquoi les mathématiques rejoignent, à leur insu peut-être, le discours proclusien.

La plupart des sciences se flattent aujourd'hui de s'exercer sur des modèles. Pour la physique, une particule matérielle est une fonction numérique définie sur un espace. Un objet céleste est un quatuor d'équations différentielles. L'une et l'autre sont empruntés aux mathématiques. La physique, à son tour, livre des modèles mécaniques à la sociologie ou à la linguistique. Pour décrire ces premiers modèles, ces sciences élaborent à leur tour des schématismes verbaux dont la raison d'être est d'analyser le fonctionnement représentatif des discours qu'elles produisent elles-mêmes comme représentations de représentations. La réalité est occultée. Il est alors aussi indécent de parler du Réel en sciences que du Beau en art, du Bien en éthique et de la Vérité un peu partout. Ce relativisme systématique justifie toutes les acrobaties intellectuelles. Notre époque en est fertile. La permission de dire tout et le

¹ *Idem.*

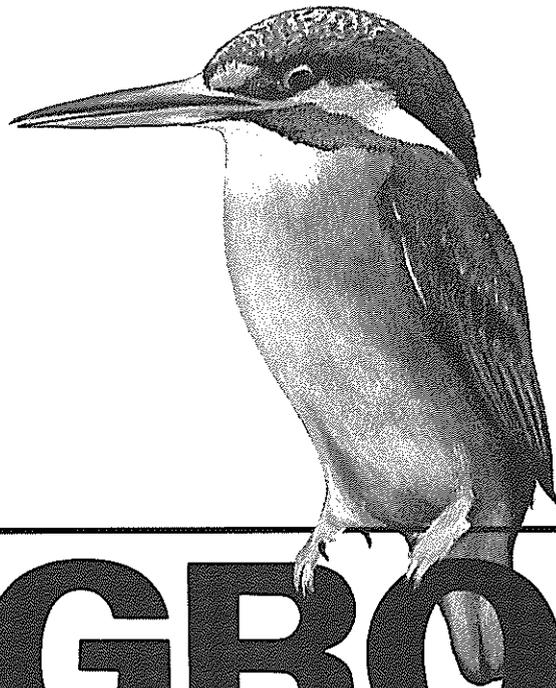
² Cf. DELESSERT André: *Quelques observations sur la nature des mathématiques d'aujourd'hui.* In *Studia Philosophica* 39/1980, p. 49.

contraire s'est étendue à la vie de tous les jours et nous pouvons en constater les méfaits quotidiens. Il y faut même un peu d'attention tant la mode en est générale. Le fait qu'une science dite "dure" comme les mathématiques ait réussi, à grand-peine il est vrai, à se soustraire à ce jeu débilitant permet d'espérer un retour à une vie intellectuelle plus réaliste, au sens strict du mot.

De tels phénomènes n'apparaissent pas spontanément aux yeux du scientifique, du mathématicien en particulier, tant qu'il se limite à l'aspect technique de sa discipline. Pour en prendre conscience, il doit prendre du champ et donner de la profondeur à son paysage mental. Nous avons tenté de montrer que l'approche du dernier des grands philosophes grecs peut suggérer une telle ouverture.

Servion, le 29 février 1992

André Delessert



MIGROS

Écoutons la nature

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE MIGROS VAUD, 1024 ECUBLENS

LE TOUR DU MONDE ATTRIBUE A HESIODE

Si l'on en croit le philosophe et commentateur néo-platonicien Proclus, Hésiode serait l'auteur de seize ouvrages. Malheureusement, seuls trois poèmes sont conservés intégralement: la Théogonie, Les travaux et les jours et Le bouclier. Alors que la composition des deux premiers est certainement imputable à Hésiode, Le bouclier, quant à lui, est une oeuvre pseudo-hésiodique, achevée au cours de la première moitié du VI^e siècle avant J.-C.

A part ces oeuvres, de nombreux fragments de poèmes attribués à Hésiode sont parvenus jusqu'à nous, cités dans des sources anciennes ou transmis sur papyrus; la très grande majorité de ceux-ci appartient à un même poème connu sous le nom de Catalogue des femmes. Il s'agit d'une oeuvre sans conteste pseudo-hésiodique, composée durant le VI^e siècle avant J.-C. et qui traite, sur le mode généalogique, des héros issus de l'union d'une mortelle et d'un dieu. A côté de leur fonction sociale et politique (légitimation du pouvoir et du prestige des familles en place dans une cité), les généalogies fournissent parfois, indirectement, des indices sur l'état des connaissances géographiques du moment et sur les relations que les Hellènes entretenaient avec les peuples étrangers. C'est ainsi que le Catalogue des femmes comprend une section atypique à coloration ethno-géographique, pourvue d'un titre propre, Le tour du monde. Ce dernier relate la poursuite, par les Boréades Zétès et Calais, des Harpyies, coupables de l'enlèvement du devin Phinée qui, privé de vue, découvrait à chaque fois ses aliments souillés par ces terribles créatures. Cette course aérienne, qui commence sur le bord du Bosphore, permet le survol de régions et de peuples situés aux confins de l'œcoumène et s'achève au large de la Messénie par la défaite des Harpyies. Ainsi, l'auteur du poème convie l'auditeur du VI^e siècle ou le lecteur d'aujourd'hui à un tour du monde extra-hellénique, empruntant la voie des airs, par définition interdite au commun des mortels et soustraite, par avance, à toute vérification humaine.

Le fragment 150 de l'édition des *Fragmenta Hesiodica* par Merkelbach et West peut être rattaché au Tour du monde pseudo-hésiodique dont il est question ci-dessus. Il comporte 35 lignes qui présentent toutes des lacunes plus ou moins importantes. Malgré ces mauvaises conditions de conservation, l'intérêt du fragment est d'autant plus grand qu'il contient de nombreux ethnonymes (Catoudéens, Pygmées, Mélanes, Ethiopiens, Libyens, Scythes, Hyperboréens, Céphalléniens), un toponyme (Ortygie; d'autres noms de lieux sont restitués avec plus ou moins de certitude: le fleuve Eridan, le mont Atlas, l'Etna) et quelques noms de divinités (Gaia, le fils de Cronos, Poséidon, Calypso). Si certains peuples sont déjà connus d'Homère (Pygmées, Ethiopiens, Céphalléniens), d'autres apparaissent ici pour la première fois (Catoudéens, Mélanes) ou sous un nom nouveau (Scythes). La plupart de ces peuples sont rattachés, dans le texte, à un ancêtre divin ou à un héros éponyme. Si l'on analyse la structure narrative du fragment, on a, me semble-t-il, un récit-cadre (la poursuite des Harpyies par les Boréades) dans lequel s'insèrent des descriptions généalogiques, le tout compris dans un poème généalogique global (le Catalogue des femmes).

Les Pygmées, dont le nom signifie au propre "hauts comme un poing", se trouvent déjà dans l'Iliade: les grues, la mauvaise saison venue, s'envolent vers le cours de l'Océan et y déciment les Pygmées dans un combat meurtrier. Ici, ils sont associés aux Catoudéens, littéralement "ceux qui vivent sous terre", et qualifiés de débiles, épithète qui s'applique chez Homère aux trépassés. Il semble donc que ces deux peuples n'ont pas de référents réels et qu'ils appartiennent à une catégorie d'êtres embryonnaires, placés aux limites du monde et de l'imaginaire.

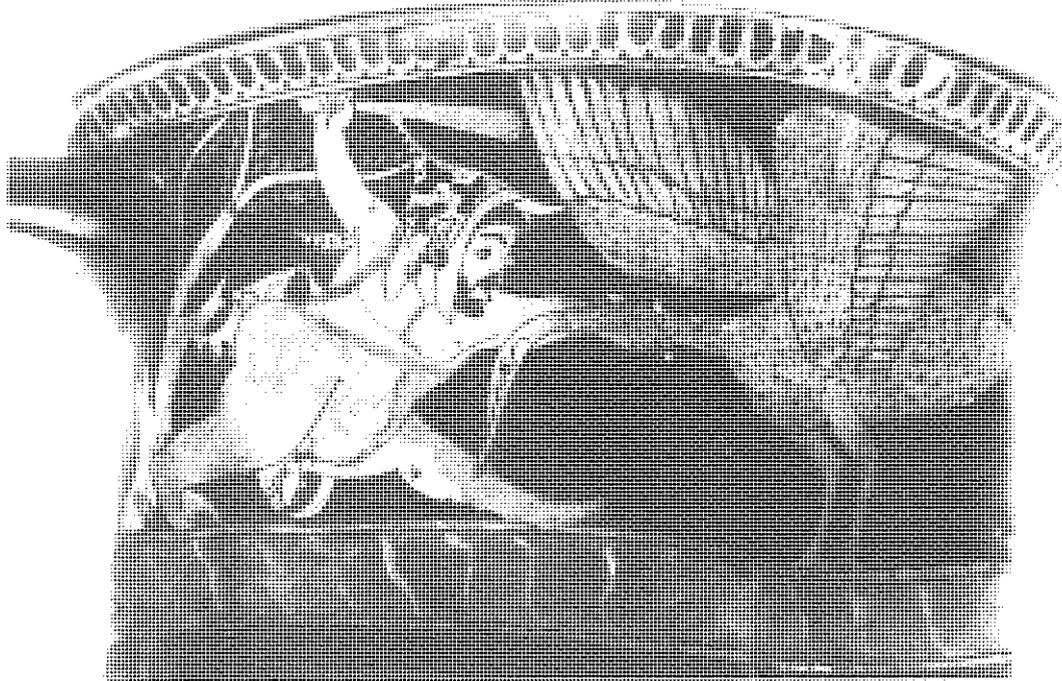


Fig. 1. Rhyton à figures rouges, Leningrad No 1818, combat d'un pygmée et d'une grue

Les Mélanes, les "Noirs", sont difficiles à localiser, dans la mesure où la caractéristique physique qui permet de les identifier, à savoir la couleur basanée de leur peau, est partagée par beaucoup de populations. D'ailleurs, cet ethnonyme très générique n'apparaît que dans ce texte. De même, les Ethiopiens, c'est-à-dire les "visages brûlés", occupent une aire géographique incertaine et fluctuant au cours du temps, qui s'étend du levant jusqu'au sud du continent libyen.

Les Libyens, quant à eux, viennent de Libye. Si ce continent est mentionné à plusieurs reprises dans l'Odyssée, le nom de ses habitants, en revanche, est absent des poèmes homériques. Selon Hérodote, ils se distinguent entre nomades et cultivateurs et sont amateurs de lait, tout comme les Scythes. Ces derniers sont désignés ici, pour la première fois dans nos textes, sous ce nom: Homère, en effet, les appelle Hippiémoles, "traveurs de cavales". Ainsi, au nom parlant homérique, on substitue un ethnique proche de l'appellation par laquelle eux-mêmes se nommaient. N'est-ce point là l'indice d'un ancrage plus profond dans la réalité pour un peuple à l'origine plus ou moins fabuleux?

Au-delà de Borée (le vent du nord) vivent les Hyperboréens, peuple légendaire, serviteurs d'Apollon, aux moeurs proches de celles des hommes de l'Age d'Or. La succession des peuples cités dans le fragment se termine par la mention des Céphalléniens. Sous ce nom se regroupent, chez Homère, les sujets d'Ulysse, répartis sur plusieurs îles. Ici, ils sont présentés comme engendrés par la nymphe Calypso.

A partir de la localisation des différents peuples qui se suivent dans le fragment, on peut dégager, me semble-t-il, le mouvement général de la poursuite des Harpyies par les Boréades. Partant du Bosphore, on rejoint les populations fabuleuses situées aux confins méridionaux de l'œcoumène (Catoudéens, Pygmées) pour atteindre ensuite un peuple proche de la limite sud du monde hellénique (Libyens); puis, on repart d'un peuple proche de la limite nord du monde hellénique (Scythes) pour arriver à un peuple légendaire situé aux confins nordiques (Hyperboréens). La fin du fragment, avec la présence d'Ortygie et de l'Etna, renvoie à l'espace méditerranéen occidental et fait manifestement référence au monde odysseén avec les mentions de la patrie des Lestrygons, des Céphalléniens et de Calypso.

Une structure temporelle peut aussi être induite à partir des informations généalogiques. A Gaia, Zeus et Poséidon qui sont à l'origine de peuples fabuleux ou mal connus des Grecs succèdent Hermès et Calypso qui donnent naissance aux Céphalléniens. Ainsi, lorsque les peuples se réfèrent au monde odysseén, ils se rapprochent de l'espace hellénique et à mesure qu'ils se rapprochent de l'espace hellénique, leur généalogie descend vers l'âge héroïque.

Daniel Savoy

**C'EST VOTRE
JOUR DE CHANCE!**

**LOTÉRIE
ROMANDE**

LE TICKET-TRIBOLO - DUO - CROUSILLE

EN EGYPTE AVEC HERODOTE

A partir du règne de Psammétichos Ier (2e moitié du VIIe s.), un grand nombre de Grecs ont visité l'Egypte, soit en tant que commerçants, soit, durant le siècle suivant, en tant que *sages* comme l'ont fait Solon après 594 av. J.-C., le poète Alcée, le philosophe Pythagore, le logographe Hécatée avant 505 av. J.-C. Mais Hérodote est le premier "touriste" (*périégète*) au sens moderne du terme, le premier Pausanias, dirions-nous, de ce pays de contes, avec ses monuments anciens, ses légendes fascinantes et ses histoires cocasses.

L'historien d'Halicarnasse fait souvent, à notre avis, preuve de romantisme. C'est ainsi que nous pourrions interpréter son goût pour les traditions locales, les contes paradoxaux et les histoires érotiques qu'il intercale dans son récit historique. Derrière son style ionique limpide nous apercevons un genre de romantisme archaïque qui émeut le géographe, l'ethnographe, l'historien des religions, le conteur d'anecdotes, mais non l'historien strict, tel Thucydide, qui recherche la vérité des événements passés.

Hérodote visita l'Egypte autour de 448/447. Il est alors âgé d'une trentaine d'années, et possède l'expérience de son premier voyage au nord entrepris vers 455; il est mûr pour examiner, noter et classer un matériel très divers. Il n'y séjourne pas plus de quatre mois, de la fin juillet au mois de novembre, c'est-à-dire durant la crue du Nil et la redescente du niveau des eaux. Il ne mentionne pas exactement sur quelle embouchure du delta le bateau de commerce l'a amené, mais l'on peut supposer qu'il arriva à l'embouchure de Canope (Hérodote II, 15,1 et 113,1).

Avant de suivre le voyage fluvial de Canope à Naucratis, voyons comment il décrit le delta du Nil de son époque : "Jusqu'à la ville de Kercasore, le Nil coule dans un lit unique; à partir de cette ville, il se partage en trois branches. L'une se tourne vers l'aurore, on l'appelle bouche Pélusinienne; la seconde branche va vers le couchant, elle a nom bouche Canopique. Et voici pour la branche du Nil qui va tout droit : descendant de la Haute-Egypte, le fleuve arrive au sommet du delta; de ce point, il coupe le delta par le milieu pour se jeter dans la mer; cette branche n'est pas celle qui présente la moindre quantité d'eau ni la moins célèbre; on l'appelle bouche Sébennytique. Il y a encore deux autres branches qui se détachent de la branche Sébennytique et se rendent à la mer; elles ont nom l'une bouche Saïtique, l'autre bouche Mendésienne. Quant à la bouche Bolbitine et à la bouche Bucolique, ce ne sont pas des canaux naturels, mais creusés de main d'homme (II, 17)¹".

Hérodote a sûrement visité la ville de Canope, mais il est surtout pressé d'arriver à Naucratis, où fleurit une importante colonie grecque. Il embarque sur un bateau plat et léger qu'il nous décrit en détail (II, 96) et part à travers la plaine! "Quand le Nil a inondé le pays, les villes seules apparaissent au-dessus de l'eau, faisant à peu près le même effet que les îles dans la mer Egée; le reste de l'Egypte devient une

¹Texte d'Hérodote établi et traduit par Ph.-E. Legrand, éd. Les Belles Lettres, Paris 1972

mer, les villes seules émergent. Dans ce cas, on ne circule plus en bateau en suivant les bras du fleuve, mais en coupant au beau milieu de la plaine. Pour remonter, par exemple, de Naucratis à Memphis, on va passer le long des pyramides; or ce n'est pas le chemin qui est de passer par la pointe du delta et la ville de Kercasore. Et si vous allez de la mer et de Canope à Naucratis en traversant la plaine, vous passerez auprès de la ville d'Anthylla et de celle qu'on appelle ville d'Archandros (II, 97)".

Notre périégète arrive à Naucratis, qui ne ressemble pas aux autres colonies grecques. Elle ne possède pas de régions agricoles, c'est exclusivement une ville de commerce ayant le privilège d'avoir ses propres chefs. Hérodote historien parle de la politique philhellène d'Amasis (570-526), l'avant-dernier pharaon de la 26e dynastie saïtique: "Ami des Grecs, Amasis donna à quelques-uns d'entre eux des marques de sa bienveillance; notamment, à ceux qui venaient en Egypte, il concéda pour y habiter la ville de Naucratis; à ceux qui ne voulaient pas habiter là, mais que la navigation y amenait, il concéda des emplacements pour y élever des autels et des sanctuaires à leurs dieux. Le plus grand de ces sanctuaires, le plus célèbre et le plus fréquenté, appelé Hellénion, a été fondé en commun par les cités que voici : les cités ioniennes de Chios, Téos, Phocée et Clazomène; les cités doriennes de Rhodes, Cnide, Halicarnasse, Phasélis et une seule cité éolienne, celle de Mytilène. Telles sont les cités à qui appartient le sanctuaire, celles qui fournissent aussi les préfets du marché...(II,178)".

Les "préfets du marché", représentants des cités que l'historien mentionne plus haut, devaient avoir une tâche correspondant à celle des attachés commerciaux des ambassades d'aujourd'hui, c'est-à-dire protéger et aider leurs compatriotes dans les démarches douanières minutieuses. Ces taxes étaient les seuls revenus publics de la cité -elles étaient donc assez élevées-. C'est de Naucratis que partaient pour la Grèce les céréales d'Egypte destinées à être échangées contre du vin, de l'huile ou des monnaies d'argent. C'est également dans cette ville que s'effectuaient les rassemblements militaires de mercenaires grecs, que les Egyptiens utilisaient dans différentes garnisons aux VIIe et VIe siècles.

Pour souligner la richesse de cette colonie originale, sous la protection des lois égyptiennes, Hérodote relate une anecdote amusante, pour le plaisir de ses auditeurs et lecteurs; il l'a entendue d'abord à Samos et c'est à Naucratis qu'il a pu vérifier ses informations. C'est l'histoire de l'esclave Rhodopis, devenue très riche, et à qui certains Grecs attribuait la construction d'une pyramide: "... Rhodopis arriva en Egypte amenée par Xanthès de Samos; arrivée là pour faire métier de son corps, elle fut affranchie moyennant une grosse somme par un homme de Mytilène, Charaxos, fils de Scamandronymos et frère de Sappho la poétesse. Rhodopis devint donc libre de la sorte; elle resta en Egypte; et comme elle était très charmante, elle gagna beaucoup d'argent, assez pour satisfaire une Rhodopis mais pas assez pour subvenir aux frais d'une aussi grande pyramide. Alors qu'il est loisible à qui le veut, et jusque de nos jours, de contempler la dîme de ses richesses, on ne doit point lui attribuer une <trop> grande fortune. Rhodopis, en effet, désira laisser d'elle en Grèce un monument, en faisant faire quelque chose que personne d'autre n'eût imaginé ni consacré dans un sanctuaire, et de dédier cette offrande à Delphes pour conserver son souvenir. De la dîme de ses biens, elle fit fabriquer beaucoup de broches en fer capables de transpercer un bœuf, autant que le lui permettait l'importance de cette dîme, et les expédia à Delphes; elles sont encore aujourd'hui entassées derrière l'autel consacré par les gens de Chios, en face du temple même. C'est une sorte de tradition qu'à Naucratis les

courtisanes soient pleines de charme. Celle dont nous parlons ici fut si illustre que tous les Grecs apprirent le nom de Rhodopis; plus tard, une autre, nommée Archidiké, eut en Grèce une grande célébrité, sans qu'on parlât d'elle toutefois autant que de la précédente. Pour Charaxos, quand, après avoir affranchi Rhodopis, il retourna à Mytilène, Sappho, dans un poème, l'accabla d'invectives (II, 135)". Lors de sa visite à l'oracle, Hérodote a vu les broches en fer, don de Rhodopis, et en 1898, les archéologues français les ont découvertes à l'emplacement qu'indique Hérodote : l'autel de Chios; mais ce ne sont pas les immenses broches à renommée panhellénique! Rhodopis, la respectable courtisane de l'amour et des banquets dans la riche Naucratis du VI^e siècle, a envoyé une superbe offrande à Apollon pour que les Grecs sacrifient et mangent les bœufs à sa mémoire.

La célèbre courtisane est mentionnée sous un nom ou un autre par Strabon, Athénée, le Papyrus d'Oxyrhinque, même par Photius. Sappho connaît Rhodopis sous le nom de Doricha, elle mentionne les amours de Charaxos et Doricha, mais, si la poétesse semble pardonner à son frère, elle souhaite tout le mal possible à Rhodopis/Doricha, comme le montrent les fragments conservés.

Avec les extraits que nous avons cités de l'enquête d'Hérodote d'Halicarnasse, nous avons essayé de présenter trois aspects de la personnalité de l'historien mentionnés au début de cet article : le géographe, l'historien et l'homme romantique.

Zacharias Lambakis

WALTER PFUND

Membre d'honneur et doyen de notre Association, Walter Pfund s'est éteint
le 15 janvier 1993.

Nous honorons ici la mémoire d'un homme qui fut fort actif
aux côtés du président Messerli et notamment participa avec lui
à la mémorable croisière en Grèce
des Pirates d'Ouchy en 1938.

PROJET DE RESTAURATION DE L'EGLISE SAINTE-KYRIAKI DANS LE VILLAGE D'APIRANTHOS EN L'ILE DE NAXOS

Dans notre bulletin de 1992, nous avons présenté le projet de restauration de l'église Saint-Georges à Apiranthos. L'Association J.-G. Eynard et l'Association des Amitiés gréco-suissees ont décidé d'unir leurs efforts pour mener à bien une entreprise de ce genre. Dans le courant de 1993, les contacts pris auprès des autorités locales nous ont obligés à changer de monument, car l'éphore responsable des Cyclades ne voulait pas nous autoriser à entreprendre des travaux dans l'église Saint-Georges ou dans la petite chapelle attenante de Saint-Pacôme. En échange elle nous propose la restauration de l'église Sainte-Kyriaki, située à une heure et demie de marche du village.

Cette jolie petite basilique à coupole est particulièrement intéressante car elle est l'une des rares églises peintes de l'époque iconoclaste et ces peintures sont les moins mal conservées des églises iconoclastes de Naxos. L'iconoclasme sévit de 726 à 787 puis de 813 à 843; en remplacement des figures du Christ et des saints, interdites par les règles iconoclastes, les parois sont recouvertes de décors géométriques ou végétaux, de fleurs, de fruits et d'animaux.

Deux expertises ont été demandées: l'une à Mme Aristéa Baud-Bovy Tzanos, architecte et l'autre à MM. Gabriele Grimbühler et Théo-Antoine Hermanès de l'atelier Crephart (conservation, restauration et photographies de peintures et de sculptures). Les experts sont unanimes quant à l'intérêt de ce monument, mais les restaurations du bâtiment et des peintures sont un travail de très longue haleine qui nécessite un investissement financier majeur. MM. Grimbühler et Hermanès ont souligné dans leur rapport l'effet catastrophique de certaines restaurations d'églises byzantines dans lesquelles le respect des techniques anciennes n'est pas appliqué. En particulier, la restauration des murs au moyen de ciment est particulièrement nuisible à la conservation des peintures. Les murs rendus étanches par ce moyen, l'humidité ne peut s'évacuer que par les parois encore recouvertes d'enduits d'origine, c'est-à-dire les fresques. Malheureusement il semble que ce procédé soit largement utilisé en Grèce et il serait bon qu'une prise de conscience générale empêche la destruction d'un patrimoine unique.

Nous reproduisons partiellement les rapports des experts et les conclusions auxquelles ils sont parvenus :

Extraits du rapport de MM. Grimbühler et Hermanès :

"L'ensemble extraordinaire de peintures d'époque iconoclaste qui orne l'intérieur de l'église Sainte-Kyriaki de Kalloni, à quelques kilomètres d'Apiranthos, a eu la chance exceptionnelle de ne pas avoir été l'objet de "soins" de la part des responsables des monuments historiques. En vue de leur conservation et de leur restauration souhaitées on trouvera ci-dessous une liste succincte de mesures d'intervention directe ou indirecte.

1) Relevés divers ; mesures d'hygrométrie intérieure et extérieure, mesures de températures avec points de rosée, le tout sur un cycle de 15 mois au moins. Documentations photographique et graphique. Stratigraphie des couches d'enduits et de peintures. Etude et analyse des documentations anciennes.

2) Aménagement des accès. Les déplacements du village d'Apiranthos au chantier ne doivent pas dépasser une heure par jour aller et retour. Fourniture en eau et en électricité. Fermeture de l'édifice à toute personne étrangère au chantier et à tout animal. Surveillance assurée de l'édifice et du chantier avant et après les travaux.

3) Assurance de la disponibilité de l'enveloppe financière.

4) Choix des restaurateurs et définition de leurs pouvoirs de décision et de leurs responsabilités (cahier des charges). Les restaurateurs devront avoir reçu une formation scolaire complète (théorie et pratique) dans la spécialité de la restauration de trois ans au moins avec diplôme et avec sept ans de pratique professionnelle. A défaut de formation scolaire, ils devront avoir dix ans de pratique et leur dossier sera examiné préalablement. Ils pourront dans ces conditions encadrer un ou deux restaurateurs ne possédant pas le niveau de qualification requis ou en cours de formation. Dans cette optique on favorisera tout chantier-école dirigé par les représentants d'un institut national (ou considéré comme tel) de restauration. L'encadrement des étudiants sera assuré par des membres du corps enseignant. Des logements comportant un minimum de confort (douche et cuisine) seront mis à disposition des restaurateurs.

5) On évitera de minimiser le problème des langues si l'on a recours à des restaurateurs étrangers. La communication avec la main-d'oeuvre, ainsi qu'avec les autorités et la population locale sont à considérer comme essentielles. L'information aux autorités et à la population devra aussi être considérée comme importante.

6) Avant d'intervenir sur la matière des oeuvres peintes et de prendre toute décision concernant leur avenir, on aura garde de ne pas oublier qu'elles recouvrent encore plus de la moitié de la nef et presque toute l'abside malgré leurs onze ou douze siècles d'existence, et que la rareté si ce n'est l'unicité de leur iconographie les rend encore plus précieuses.

7) Mise hors d'eau et assainissement de l'édifice sous la direction d'un architecte compétent. Révision des toitures avec conservation des anciennes réparations dans la mesure du possible. Réfection des joints des façades et réenduisage. Le tout devra se faire avec un mortier de sable et de chaux de qualité: sable de rivière, chaux de fosse bien hydratée et soigneusement tamisée. Suppression des mortiers de ciment. Exclusion de tout type de ciment à part le ciment blanc Lafarge et la chaux hydraulique en petites quantités, si cela est absolument nécessaire. Main-d'oeuvre expérimentée absolument nécessaire.

8) Les opérations à envisager sur les peintures et leur support devraient être axées sur la conservation, beaucoup plus que sur la restauration. Un fixage préliminaire des pellicules picturales mais surtout des préparations seront nécessaires; pour ces dernières qui pourraient souffrir de déplaquage, une consolidation en profondeur pourra se révéler nécessaire par endroits. Un traitement de désalinisation sera effectué au préalable. On maintiendra dans la mesure du possible les vestiges de décoration des époques postérieures. Les enduits, badigeons, joints ou crépis antérieurs ou contemporains des peintures d'époque iconoclaste seront conservés au même titre qu'elles. Les documentations photographique et graphique de toutes les opérations envisagées seront établies au fur et à mesure de l'avancement des travaux. Des analyses scientifiques nécessaires seront à effectuer en cours de travail.

9) Il ne faut pas oublier que la valeur exceptionnelle des peintures murales de Sainte-Kyriaki exige non seulement qu'elles soient confiées à des restaurateurs professionnels très qualifiés, mais encore qu'elles requièrent un travail de très longue haleine, de haute précision, de réflexion et de patience. Parmi les clauses de succès du chantier il faut compter une organisation des lieux, des conditions de travail sans défauts, mais aussi une prise de conscience de la part des initiants ou des mandataires d'une telle opération qu'il s'agit là d'un projet de très longue haleine et que la patience des restaurateurs devra aussi être la leur. Les surfaces à traiter sont de dimensions très importantes et elles ne pourront l'être qu'après l'assainissement complet de l'édifice.

Il nous paraîtrait plus judicieux d'entreprendre d'abord la restauration d'un édifice de dimensions beaucoup plus modestes comme Saint-Pacôme à Apiranthos où une équipe de restaurateurs plus réduite que celle nécessaire à Sainte-Kyriaki pourrait s'occuper de la restauration du petit ensemble de belles peintures qui ornent tout l'intérieur de la chapelle voisine de Saint-Georges et se préparer ainsi à une tâche beaucoup plus complexe mais non moins intéressante. Certaines hypothèques sur la politique d'organisation des monuments historiques grecs pourraient ainsi être levées."

Extraits du rapport de Mme Baud-Bovy Tzanos

"La remise en état du bâtiment est un projet de cinq à dix ans avec des missions de un à trois mois sur place. Cela correspond à une intervention idéale et complète. Action que demande une prise en charge très sérieuse et suivie. Mais il y a aussi d'autres possibilités de contribution à l'effort de valorisation et protection de ce genre de monuments, à Naxos, plus légères et plus ponctuelles.

Par exemple :

- 1) Participation à la valorisation du site par une aide au financement de la réfection du chemin piéton en marbre qui relie le village à l'église (Kalderimi).
- 2) Contribution à l'étude et au financement de l'aménagement du site, à la construction d'un enclos autour du monument.
- 3) En collaboration avec les autorités locales et des spécialistes de restauration, organisation de séminaire à Naxos sur les problèmes de conservation et restauration des peintures murales et des bâtiments dans des sites isolés, etc.

Ce genre de contribution, à mon avis, peut être pris en charge par nos associations et financé par un mécénat.

Actuellement nous nous trouvons à la première étape de la première phase des propositions. Nous devons orienter nos efforts. Il se pose trois questions fondamentales.

Ces questions sont en relation directe avec les buts de nos associations vu l'ampleur du problème de la restauration d'un monument de cette importance :

a) Qu'est-ce que nos associations souhaitent entreprendre ?

Engagements financiers, engagement dans le temps, responsabilités.

b) Qui sera le maître de l'ouvrage ? Quelle organisation se chargera du projet ?

c) Qu'est-ce qu'il serait le plus utile d'"offrir" à Naxos, quelle contribution apporter dans cet effort de conservation et valorisation d'un monument de grande valeur abandonné faute de moyens techniques et financiers ?"

Ces deux extraits des rapports d'experts devraient permettre à nos membres de se faire une bonne idée des problèmes liés au projet de restauration de l'église Sainte-Kyriaki. Nous attendons les réactions de nos membres. L'ensemble du projet et les décisions à prendre seront au coeur des débats de la prochaine assemblée générale.

La rédaction.

LIRE

Douka Mario	L'or des fous, Actes-Sud.
Koumandaréas Mènis	Le beau capitaine, Editions du Griot.
Nollas Dimitris	Une peau douce, Hatier/Confluences.
Roïdis Emmanuel	La papesse Jeanne, Actes-Sud.
Roïdis Emmanuel	Une mairie de Syros, Actes-Sud.
Théodoropoulos Takis	Le paysage absolu, Actes-Sud.
Tomazani Despina	L'eau du silence, Hatier/Confluences.
Xanthakou Margarita	Mémoires grecques, Hachette.
Xanthoulis Yannis	La liqueur morte, Hatier/Confluences.

L'Association des amis de la Grèce, rue Erard 19, 75012 Paris édite deux ouvrages :
Aspects de l'Orthodoxie en Grèce et Les chants des Rébètes

J.-F. Thélin

CHRONIQUE DE L'ASSOCIATION

L'assemblée générale de l'Association s'est tenue le 6 mai 1993 au Foyer hellénique dans ses nouveaux locaux de la rue du Grand-Chêne. La séance a débuté par une présentation de Mlle Sandrine Huber, des découvertes archéologiques dans le sanctuaire d'Apollon à Erétrie .

Le président André Charbonnet a ensuite ouvert la partie officielle, suivant l'ordre du jour statutaire. Son rapport résume l'activité de l'Association au cours de l'année 1992 (mars) à 1993 (mai), marquée par un moins grand nombre de conférences mais une meilleure fréquentation. Le problème "Eglises de Naxos" est abordé lors de l'assemblée, il est particulièrement complexe, comme le montre l'article qui lui est consacré dans ce numéro et restera à l'ordre du jour de notre prochaine réunion plénière. La situation financière de l'Association est saine; les cotisations ne sont pas modifiées et le montant du Prix Valiadis sera porté à Frs 1'200.-. Aucune proposition individuelle n'est présentée. Après avoir remercié le Foyer hellénique, en la personne de son président M. Joseph Critsotakis, de son aimable hospitalité, le président lève la séance.

Depuis la parution du dernier bulletin, les conférences suivantes ont été offertes à nos membres :

en 1992 ;

- le 26 novembre : **"Les symboles : de la Pythie aux Chamanes"** par M. Thémélis Diamantis.
- le 16 décembre : **"Fouilles récentes à Samarcande : de l'Antiquité grecque à Gengis Khan"**, par M. Claude Rapin.

en 1993 ;

- le 12 mai: **"La minorité grecque de Constantinople"** par M. Costas Stamatopoulos.
- le 7 juin : **"La peinture byzantine à l'époque iconoclaste"** par Mme Nicole Thierry.
- le 26 septembre : Sortie d'automne à Nyon, organisée en commun avec l'Association Jean-Gabriel Eynard de Genève: information sur le projet de restauration d'une église de Naxos, Visite du Musée romain de Nyon et présentation des fouilles et du musée romain de Nyon par Mlle Martine Paratte.
- le 16 novembre : **"Les Orphées du bouzouki ou les créateurs réprouvés d'un genre aujourd'hui récupéré : la chanson rébétique"**, par M. Jean-Jacques Richard.

Futures conférences : le mardi 18 janvier 1994 à 20 heures : M. Pierre Ducrey, recteur de l'Université de Lausanne, présentera une conférence intitulée : **"La nature et son image dans l'Antiquité"**. Une circulaire ultérieure en précisera le lieu.

Le 75^{me} anniversaire de l'Association sera célébré l'année prochaine. Le Comité fait appel à tous ceux qui possèderaient des documents sur l'histoire des AGS de bien vouloir s'annoncer au président en vue d'une éventuelle publication.

NOTICE

Le Prix Constantin Valiadis 1993 a été remis à **Melle Annette LOEFFLER**, pour son mémoire de licence en grec ancien, sous la direction de M. le Prof. Claude Calame. Un aperçu de ce travail a paru dans notre bulletin No 20, 1992, p. 7 à 12 sous le titre :

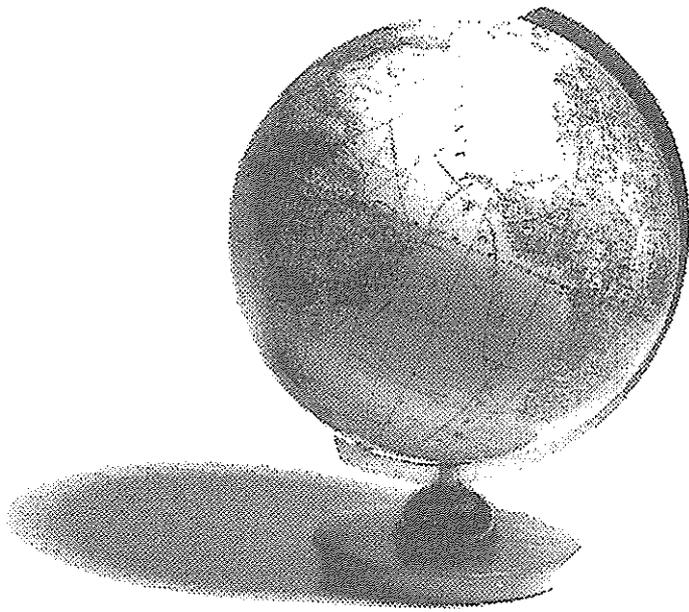
**L'élégie aux Muses de Solon :
argumentation et perspective énonciative**

COMITE DE L'ASSOCIATION

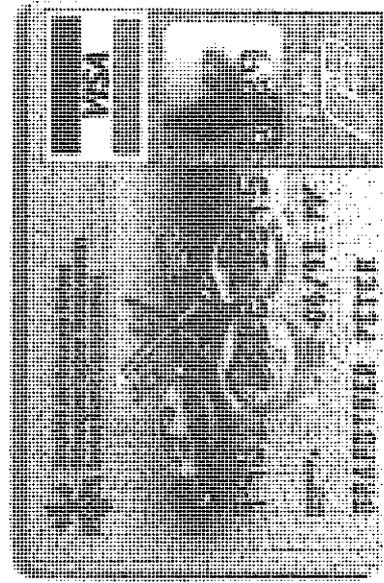
Président :	M. André CHARBONNET, Lausanne
Vice-président suisse :	M. Claude CALAME, Lausanne
Vice-président grec :	Mme Hélène PANCHAUD-KONTOS Lausanne
Secrétaire :	Melle Pascale DERRON, Lausanne M. Jean-Franco THELIN, Lausanne
Trésorier :	M. Pierre MAISONNEUVE, Lausanne
Membres :	Mme Anne BIELMANN, Bex M. Joseph CRITSOTAKIS, Lausanne Mme Raymonde GIOVANNA, Lausanne M. Nicolas KOUTROS, Monthey Mme Jacqueline PEREZ, Lausanne.
Membres de droit :	Mme Christiane BRON, M. Louis MAURIS, chargés du bulletin Rév. P. Alexandre IOSSIFIDIS, prêtre de l'église orthodoxe de Lausanne

DESMOS

<i>Editeur, annonces :</i>	<i>Association des Amitiés gréco-suissees, Case postale 2105 1002 Lausanne, CCP 10-4528-0</i>
<i>Rédaction :</i>	<i>Mme Christiane Bron, Mme Marie-Lise Gerhard, Mlle Effy Kassapoglou, M. Louis Mauris</i>
<i>Imprimeur :</i>	<i>Imprimerie Annen, 1023 Crissier.</i>



RÊVE DE VOYAGES



VOYAGES DE RÊVE

**CE LAISSEZ-PASSER EN POCHE, VOUS SILLONNEREZ
LE MONDE EN TOUTE TRANQUILLITÉ. POUR EN SAVOIR
PLUS, PASSEZ SIMPLEMENT NOUS VOIR.**



**Société de
Banque Suisse**

UNE IDÉE D'AVANCE